

Chapeaux de dames

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 29

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

N'avons-nous pas des jeunes gens qui entrent à Saint-Cyr pour le costume ?

Mais tout change ! Aujourd'hui, il n'est plus très gai d'être pris pour un ministre, et les avocats sont si nombreux !... Aujourd'hui enfin, c'est dans ce même portefeuille, cette serviette, que le tailleur place ses échantillons de drap, le marchand de cravates ses modèles, le courtier en librairie ses publications : on ne respecte plus rien !

A quoi bon faire son droit alors ? — Vous le verrez, la serviette tuera le droit !

La puce.

La puce ! peut-on concevoir l'existence de cet infernal insecte dans le jardin d'Eden ! Non, non, ce ne fut qu'après la chute de nos premiers parents qu'ils en devinrent la proie et qu'elle fut leur plus cuisante punition ! Je suis un Brahmine par mon respect pour la vie des moindres animaux. Ainsi que Pythagore, j'aurais volontiers renoncé à me nourrir de leur chair ; j'allonge ou raccourcis mon pas, afin de ne point écraser l'escargot, le ver, la chenille, la fourmi, qui se trouve sur mon passage. Je me contente même de chasser obstinément la mouche qui s'obstine à s'introduire sous le verre de mes lunettes ou à sillonner mon visage. Mais j'avoue que je n'éprouvai jamais le moindre scrupule pour tuer la puce que je puis saisir. Alors que dans la brûlante insomnie causée par ses piqûres, j'ai le bonheur de poser sur elle mon index habilement dirigé, quel charme vengeur j'éprouve d'arrêter court celle qui arpentait mon épiderme à pas pressés ! quels délices de la sentir se débattre en vain sous mon étreinte vengeresse et répandre en expirant non point son sang, mais le mien !

Vraiment, j'en veux à la nature d'avoir doué la puce d'autant d'agilité pour échapper à notre poursuite ; ce n'était point assez que sa petitesse la dérobat à nos regards ; ses bonds impétueux déroutent encore notre prestesse à nous emparer. Ah ! de toutes les faussetés que Molière a mises dans la bouche de Tartuffe, la plus monstrueuse à mon sens est celle où il s'accuse à Dorine d'avoir tué une puce avec trop de colère.

— Nul ne conçoit mieux que moi l'angoisse que doit subir l'homme à qui, suivant le proverbe, on a mis la puce à l'oreille. — Cet aphorisme est navrant !

De toutes les formules que le pauvre emploie pour nous attendrir en sa faveur, aucune ne m'inspirerait plus de pitié que ces cinq mots : « Je suis mangé des puces ! » Qui serait insensible à ce cri désespéré du malheureux et ne lui jetterait quelque offrande en fuyant, pour n'en rien recevoir lui-même.

Combien j'envie ces mortels fortunés qui dorment couverts des essains de ces drôlesses ou qui les gardent sur la joue ou sur le col sans paraître ressentir de leur cuisante atteinte le moindre prurit. J'avoue pourtant qu'un tel aspect me démange, et sans pouvoir m'en défendre, je me gratte à la place même où je vois les vampires sucer leurs victimes.

Mais si c'est déjà un supplice de leur être en proie

quand on est à huis-clos et qu'on peut librement leur donner la chasse, qu'est-ce, grand Dieu ! quand on est forcé de le subir dans une société choisie où l'on cherche à briller par son esprit et ses manières.

Que faire ? Que devenir ? surtout quand cette lâche ennemie s'est glissée sur les parties de notre corps que les convenances nous interdisent de protéger contre ses atteintes !

Les angoras si choyés des douairières m'inspirent un effroi motivé par l'abri que leur fourrure présente à ces infernales bêtes ; le chien même, ce noble et fidèle ami de l'homme, lui prodigue trop souvent, avec les preuves de son attachement, les insectes qu'il recèle dans sa toison.

Seul de tous les insectes qui s'attaquent à notre chair, la puce y parvient sans que rien ne trahisse son approche et sans qu'il soit possible de s'en préserver. La moustique est annoncée par le bruit de son vol ; elle est visible dans l'air ; le serpent ne mord que sous l'influence d'une pression ou d'une attaque de l'homme. La propreté et le soin de notre personne nous préservent d'ignobles insectes dont la plume se refuse à écrire les noms ; mais la puce ne respecte rien, aucune précaution ne peut en garantir ; le linge blanc, loin de la repousser, l'attire ; riches, pauvres, palais, chaumières, elle envahit toutes les classes, tous les domiciles, se glisse également sous la pourpre et la bure, et y pénètre par les moindres fissures.

Aussi je range la puce au nombre de nos plus vils ennemis, car si quelques-uns nous font du mauvais sang, elle, plus acharnée, boit le peu de bon qu'ils nous laissent.

J. PETIT-SENN.

Chapeaux de dames.

Madame Rose Morand dit, dans son *Courrier de la mode* : « Je constate avec un réel plaisir que tous les chapeaux en toits de moulin et autres formes plus ou moins bizarres, tendent à disparaître pour laisser la place à des modèles beaucoup plus gracieux. Le chapeau rond lui-même revient aux bords élargis, accompagnant bien le visage et permettant aux ornements de se poser autrement qu'en un lourd et gros paquet, juste sur le devant.

On fait en ce moment, et c'est la grande nouveauté, un chapeau en paille de fantaisie blanche, tenant un peu du paillason, mais beaucoup plus fin et plus léger, à calotte assez haute et se rétrécissant du fond avec bords larges et souples, non doublés. Les uns sont ornés de très gros nœuds de ruban paille et de touffes de plumes d'autruche de la même nuance ; les autres également de nœuds de ruban, mais les plumes sont remplacées par des branches de fleur d'accacia mélangées de folle avoine. Dans tous, les nœuds sont faits avec du ruban de faille de teintes graduées. L'ensemble du chapeau est assez volumineux et complète merveilleusement le genre de toilette qui se porte aujourd'hui. »